

MAELSTROM

**inspiré d'un *Mal d'archive*
de Jacques Derrida**

Exposition des Félicités 2014
de l'ésam Caen/Cherbourg

5 - 28 février 2015
Abbaye-aux-Dames, Caen

**LIVRET 1.
L'EXPOSITION**

Commissariat : LÉA BISMUTH



2.

Depuis 4 ans, la Région accueille au mois de février dans les murs de l'Abbaye-aux-Dames une exposition des jeunes artistes récemment diplômés de l'école supérieure d'arts & médias de Caen/Cherbourg, avec les félicitations du jury. Cette année, ce sont six artistes, Jonathan Daufresne-Latour, Alexandre Daull, Samantha Ferry, Jean-François Herpin, Salomé Pia et Jean-Charles Remicourt-Marie qui présentent des nouvelles pièces dans une exposition collective portée par Léa Bismuth, intitulée *Maelstrom*.

Commissaire d'exposition indépendante et critique d'art, Léa Bismuth s'est inspirée de l'ouvrage de Jacques Derrida, *Un Mal d'archive*, pour faire émerger des travaux des six jeunes artistes les notions de mémoire, de traces, à travers un film, une collection d'images, une installation archéologique, une machine ou encore des indices jalonnant le parcours de l'exposition. Jean-Charles Remicourt-Marie propose même une archive fantasmée, créée à partir des archives de Derrida conservées à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, que nous avons la chance de compter sur notre territoire et que la Région soutient fortement, au sein du site de l'Abbaye d'Ardenne.

La Région a à cœur de valoriser et d'accompagner les plasticiens et créateurs Bas-Normands. Ainsi, elle a choisi cette année de consacrer une grande partie des expositions de l'Abbaye-aux-Dames à la jeune création, issue principalement de l'ésam Caen/Cherbourg. Ainsi, Fleur Helluin, Sarah Clerval, Coline Caussade, Jane Motin, Doriss Ung ou encore Amélie Delaunay présentent

en 2015 des expositions à la Région, avec la particularité que celles-ci s'inscrivent dans le prolongement de projets soutenus dans le cadre de dispositifs régionaux.

Dans un souci d'accompagnement vers plus de professionnalisation, cette collaboration entre la Région et l'ésam Caen/Cherbourg est le résultat de l'attention que nous portons aux conditions d'accueil des artistes mais également aux opportunités que celles-ci peuvent provoquer. Le soutien à la production de nouvelles œuvres, le recours à un commissaire d'exposition reconnu ou encore la publication du présent catalogue sont autant d'atouts à la disposition de jeunes artistes désireux d'intégrer le milieu professionnel de l'art contemporain.

Forts de cette nouvelle expérience très enrichissante, nos jeunes artistes sont ainsi prêts à se lancer dans une carrière que je leur souhaite longue et brillante.

Laurent Beauvais,
Président de la Région Basse-Normandie

3.



4.



5.

« Sans comprendre lui-même son impulsion intime, il était parti pour l'Italie, l'avait traversée, brûlant Rome et Naples, jusqu'à Pompéi, afin de voir s'il pouvait retrouver ses traces »

Wilhelm Jensen
Gradiva, fantaisie pompéienne

Toute plongée dans le passé est nécessairement une archéologie, une manière de creuser dans une antériorité stratifiée. De ce temps-là, comme de toutes choses, il reste des traces, certaines encore brûlantes, d'autres calcinées et enfouies sous les cendres. Cela commence par un voyage, une volonté d'aller y voir, à la rencontre des fragments, de quelques feuillets, quelques empreintes ou murmures lointains. Pour construire ce projet d'exposition, nous avons tenté de nous inscrire dans une filiation littéraire et philosophique : dans le post-scriptum à *Mal d'archive* (1995), le philosophe Jacques Derrida revient sur la lecture qu'il a pu faire de l'œuvre de Freud, et en particulier *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen* (1907). Freud écrit ce livre après la lecture de la nouvelle fictionnelle de Jensen (1903), dans laquelle un archéologue tombe amoureux d'une figure spectrale apparaissant dans les ruines de Pompéi, à l'heure de midi. Gradiva est le symbole d'un temps fantomatique, au deuil impossible. C'est bien d'un maelstrom dont il est question, un trou noir dans la durée historique, un gouffre temporel.

Que faire de ce qu'il y avait avant ? Devons-nous édifier une mémoire, et si oui, faut-il se plier à des règles

régissant l'ordonnement des traces ? Tel est le cœur de l'archive, mécanique sommée de choisir entre inventaire et effacement ; sélection et oubli ; conservation dans des boîtes normées et destruction par le feu. « Pour assurer la survie, il faut tuer. C'est ça l'archive, le mal d'archive », dira encore Derrida. Et, comment faire abstraction des 283 boîtes d'archives conservant l'œuvre et la vie de Derrida à quelques kilomètres de là, dans les étagères grises de l'IMEC ? Nous dirons que ces archives à peine aperçues sont notre Gradiva, notre point aveugle autour duquel les œuvres gravitent... Dans toute vie, même conservée jusqu'à ses plus infimes traces ; dans toute archive, même la plus hiérarchisée et complète ; demeure un impensé, un secret, quelque chose qui résiste à l'interprétation, tourbillon qui emporte verticalement et fait disparaître en pleine mer.

Ces artistes ont tous fait des propositions spécifiques à partir de ce thème. Ainsi, nous sommes plongés dans les méandres d'une mémoire sans cesse remise en question, entre obscurité et lumière. Nous assistons à un film convoquant les fantômes (Jonathan Daufresne-Latour) ou à une installation archéologique et vidéo (Samantha Ferry) ; tournons les pages d'une collection d'images (Salomé Pia) ou découvrons une archive fantasmée (Jean-Charles Remicourt-Marie) ; pendant qu'une machine s'emploie à créer des traces (Jean-François Herpin) et que le parcours est jalonné de bribes et d'indices sculpturaux (Alexandre Daull).

Léa Bismuth





Photos

Pages 2 et 4

Vues générales de l'exposition
dans la salle des Abbesses,
Abbaye-aux-Dames, Caen

Page 5 et 7

Vues générales de l'exposition
dans la salle Robert Le Magnifique,
Abbaye-aux-Dames, Caen

Ci-contre

Détail d'un bas relief représentant
la Gradiva

MAELSTROM

**inspiré d'un *Mal d'archive*
de Jacques Derrida**

Exposition des Félicités 2014
de l'ésam Caen/Cherbourg

5 - 28 février 2015
Abbaye-aux-Dames, Caen

LIVRET 2. LES FÉLICITÉS

**JONATHAN DAUFRESNE-LATOUR
ALEXANDRE DAULL
SAMANTHA FERRY
JEAN-FRANÇOIS HERPIN
SALOMÉ PIA
JEAN-CHARLES REMICOURT-MARIE**

Écriture des textes & commissariat d'exposition : LÉA BISMUTH

JONATHAN DAUFRESNE-LATOURE

Qu'est-ce que la mémoire ? Cette question intéresse l'écrivain qui ne cesse, comme Proust ou Quignard, d'aller forer dans les territoires de l'âme en mouvement ; elle est également le sujet central de la psychanalyse et la matière première des neurosciences. C'est à cette énigme abyssale que Jonathan Daufresne-Latour se confronte, dans et par l'usage qu'il fait d'une matière filmée et sonore, qu'il s'emploie à scénariser en permanence. Influencé par l'œuvre de Chris Marker, sa démarche est aussi très proche de la philosophie de Bergson qui peut écrire : « Oui, je crois que notre vie passée est là, conservée jusque dans ses moindres détails, et que nous n'oublions rien, et que tout ce que nous avons perçu, pensé, voulu depuis le premier éveil de notre conscience, persiste indéfiniment. Mais les souvenirs que ma mémoire conserve ainsi dans ses plus obscures profondeurs y sont à l'état de fantômes invisibles ». Quelque chose s'est déposé en nous, à quoi nous n'avons pas accès, mais qui pourtant nous constitue. Le cinéaste peut alors tenter, par la puissance du récit et la manipulation d'une matière-durée, de troubler le schéma directionnel de l'écoulement du temps, et faire se disjoindre les temporalités. Ainsi, l'artiste donnerait une visibilité à ces « fantômes invisibles », qui sont aussi ce que Freud appelle des « traces mnésiques ».

Pour ce faire, Jonathan Daufresne-Latour a créé une interface web-multimédia, interactive et évolutive qui

prend le nom de « La Fabuleuse » : dans ce labyrinthe internet en constante évolution, l'artiste y dépose des fragments de photographies, vidéos, sons et textes, qui lui permettent de nourrir ses futurs projets. Il s'agit bien là d'une archive vivante conservant des traces multiples, en les hiérarchisant de manière rhizomique. C'est dans cette perspective qu'il a construit le film *Am()re nostra* pour l'exposition *Maelstrom*. Puisant dans « La Fabuleuse », il crée, par le montage, de nouveaux agencements de sens et de narration : l'histoire qu'il nous raconte est un tissu fragmenté. Il y est question de migration, de mers à traverser, d'errance et de voyage. Certaines de ces images ont été tournées dès 2012 dans les Balkans, territoire éclaté à l'image d'un « territoire mental morcelé », nous dit l'artiste. Dans ce film, les présences restent sans visage ; seules des voix nous parviennent. Ces voix — s'adressant à leur interlocuteur en italien ou en arabe par exemple — ont été récupérées sur des messageries vocales. Elles apparaissent sans sous-titres, comme des messages codés nous venant de très loin. Jacques Derrida écrit que tout fait trace ; et que la voix notamment radiophonique ou téléphonique est toujours trace fantomatique. Gageons que ce film rendra à ces messages sans provenance ni destination toute leur portée spectrale.

—
1. Henri Bergson, *L'énergie spirituelle*, Édition Quadrige, PUF, 2003, p.95



ALEXANDRE DAULL

Le point de départ d'Alexandre Daull est un travail sur des « géométries élémentaires » et une certaine rationalisation de l'idée de mobilier : il établit alors une topologie qui deviendra, par extension et multiplication, un système de « mobilier potentiel ». Ainsi, il défend une vision du design basée sur les notions de modulaire, d'adaptable, de conjugable. Il explore des solutions de mobilier alternatif en prenant bien soin de réfléchir à l'utilité et à l'usage que l'on peut faire d'un objet, tout en ne séparant jamais le fond de la forme. Il s'adapte et propose une écologie de sa pratique, au sens créatif et organique du terme, favorisant un design responsable, fondé sur un usage pensé. L'objet créé est fondamentalement porteur des intentions de son auteur, dont il devient un véhicule.

Pour l'exposition *Maelstrom*, il s'est chargé de la conception de l'objet catalogue de l'exposition en travaillant à partir de l'idée de boîte d'archive, ces boîtes grises en carton placées sur des étagères de fer dans des rayonnages.

C'est également à partir de la forme de la boîte d'archive ou de rangement, et de celle du parpaing, qu'il a créé des modules indiciels en céramique présentés comme des ponctuations dans les alcôves du couloir menant d'une salle à l'autre, et disposées également dans la salle Robert le Magnifique de manière plus sculpturale. Ainsi, le projet *Balises* est un ensemble d'objets composés

de plaques de céramique gris foncé reliées entre elles par des joints laissés volontairement apparents et teintés de rose ou de vert. Les plaques assemblées nous ramènent à l'objet archéologique exhumé, de même que les joints colorés, tels des reliures, renvoient à leur nature livresque. Le passé se tisse comme on écrit une histoire.



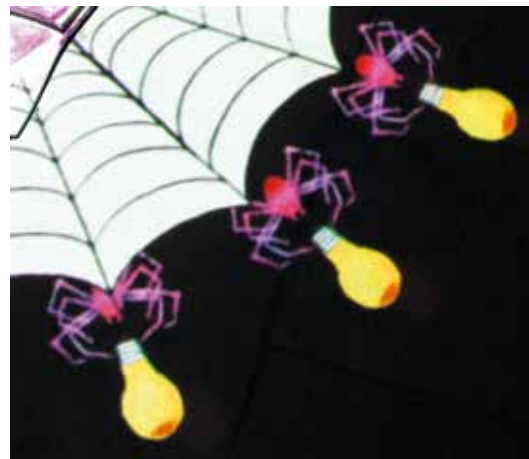
SAMANTHA FERRY

Samantha Ferry dessine à partir d'un flux d'images qu'elle maîtrise, l'obligeant à ralentir par instant, afin de permettre la fixation. Les images qu'elle crée s'accumulent, se chevauchent et finissent par dialoguer entre elles dans de grands dessins où de nombreux éléments s'agencent, constituant ce qu'elle appelle une « carte mentale » : ainsi, sur l'un deux, une mâchoire, une ancre marine, une épaisse chevelure et un nombre incalculable de détails se superposent pour mieux créer des couches de significations dessinées. Une fois sortis des carnets qu'elle accumule par dizaines en improvisant des ébauches, les croquis s'accouplent et composent des ensembles, à la flamboyance douce et toujours très poétique.

Samantha Ferry s'est tout de suite reconnue dans le projet de l'exposition *Maelstrom*, qui consiste à détourner la question de l'archive pour l'amener sur le territoire d'une mémoire mouvante. Dans son cas, les archives ne restent plus sagement dans les classeurs, mais vivent et s'épanouissent au grand jour. Ainsi, prenant appui sur la *Gradiva* de Freud et de Jensen, l'artiste a décidé de créer une installation, visible dans l'obscurité, consistant en une apparition lumineuse de films d'animation. Dans le récit, un archéologue tombe amoureux d'une figure fantomatique lors de sa visite de Pompéi : il s'agit de la *Gradiva* — celle qui marche, cette « Pompéienne morte depuis deux mille ans »

et devenue un bas-relief. Elle lui apparaît bien vivante, marchant dans les ruelles. Samantha Ferry anime à son tour ce fantôme, en jouant sur l'incertitude entre l'absence et la présence : sur des fragments de plâtres, est projeté le battement d'un cœur, battant au rythme du temps. Par l'entremise de boucles de vidéo animées, le corps revit pour un instant, s'éternisant par la répétition.

Jouant sur la transparence de son support et une certaine fragilité, Samantha Ferry a réalisé une seconde installation dans la Salle Robert le Magnifique, prenant appui cette fois, comme pour un vitrail, sur les grandes fenêtres de cette salle de pierre avec laquelle elle dialogue, réveillant la mémoire du lieu. Là encore, il s'agit d'une récurrence d'éléments qui finissent par construire un récit d'oubli : loup, horloge, et ampoule deviennent des métaphores visuelles pour de nouvelles vanités ; pendant que le dessin travaille les éléments liquides et finalement immersifs, telle une plongée dans les profondeurs du temps.



P2-3 :
**JONATHAN
DAUFRESNE-LATOIR**

Am()re Nostra, 2015
Vidéo, 8 min

P4-5 :
ALEXANDRE DAULL

■ *Balises*, 2015
Grès, mastique coloré
Avec la participation de Camille Binelli

P6-7 :
SAMANTHA FERRY

■ *Projections*, 2015
Encre sur fragments
de plâtre et projection
de films d'animation,
100 x 100 cm

—
■ *Vitraux*, 2015
Triptyque, encres
pour verre et posca®
sur typon de sérigraphie,
chaque élément : 350 x 170 cm

P10-11 :
JEAN-FRANÇOIS HERPIN

L'offrande à Morel, 2014
Bois, acier, laiton, plexiglas,
bitume acrylique,
320 x 80 x 120 cm

P12-13 :
SALOMÉ PIA

■ *Déchirures*, 2015
Crayon à papier et mine
de plomb sur papier,
150 x 50 cm

—
■ *Servez-vous*, 2015
Reproductions de 8 dessins
au rotring, impression laser
sur papier, 150 x 50 cm

—
■ *Album d'images 1*, 2015
Cahier A3 de 98 pages
et images diverses

P14-15 :
**JEAN-CHARLES
REMICOURT-MARIE**

—
■ *La première pierre*, 2015
Aluminium, 57 x 50 cm

—
■ *Maelstrom*, 2014
Impression jet d'encre,
20 x 15 cm

—
■ *L'entrée Sud*, 2014
Aquatinte, 76 x 56 cm

—
■ *6EQUJ5*, 2015
Bois, haut parleur,
260 x 300 cm



JEAN-FRANÇOIS HERPIN

Extrait d'un mail de Jean-François Herpin à Léa Bismuth, daté du 23 janvier 2015, à 3h50, dans lequel celui-ci présente son projet de machine à créer des traces, inspirée de *L'Invention de Morel* de l'écrivain argentin Adolfo Bioy Casarès. D'une vie traversée, que peut-on, que doit-on garder ? Au fond, telles des empreintes dans le sable mouillé, la vie est sans doute amenée à disparaître avec la vague qui l'emporte. Quelques traces persisteront néanmoins, à grand renfort, ici, de rouages et de roulements à bille.

« Imaginez un très grand chevalet, ou plutôt une sorte de transat vertical, ou peut-être une guillotine. Vous souvenez-vous, je vous avais parlé de *L'invention de Morel* ? Cet homme qui invente une machine à enregistrer des personnes, les condamnant à vivre pour l'éternité les mêmes actions. J'ai tout de suite pensé aux Gif animés d'internet, au ruban de möbius, ou à l'offrande musicale de Bach, pour réaliser ma machine. Mais le plus dur pour moi fut de trouver le sujet à peindre, à enregistrer : ainsi, le sujet principal de ma peinture sera le point de fuite des lignes blanches d'une autoroute de nuit. Dans le livre, Morel invente cette machine pour s'enregistrer lui-même avec la femme dont il est amoureux. Il décide de l'inviter une semaine avec lui sur son île, où se trouve la machine, pour procéder à l'enregistrement de leur vie ensemble.

À un moment dans le livre, il y a cette question, dont je ne sais plus comment elle est formulée : « *Si vous aussi, vous pouviez enregistrer à la quasi-perfection un instant de votre vie, pour le revivre éternellement, qu'enregistreriez-vous ?* »

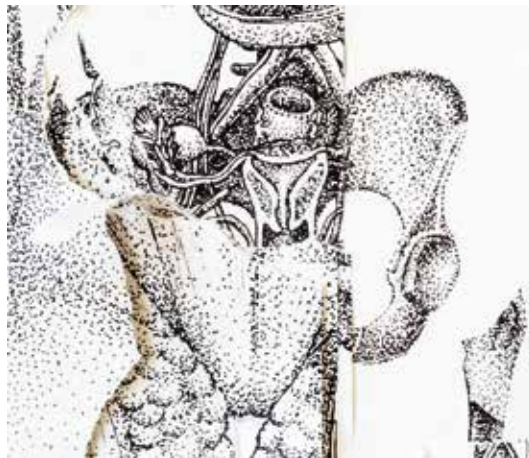
C'est cette question qui m'a tourmenté tout le long. Quel moment particulier ? Vivre le moment le plus heureux qui soit, éternellement ? Je ne crois pas que je le pourrais.

Et me voilà qui roule à fond sur une autoroute par un épais brouillard, en pleine nuit, avec pour seules étoiles pour me guider, ces lignes blanches continues, défilant sous mes pieds, en me disant que si je roulais encore plus vite, j'atteindrais l'instant où les lignes paraîtraient immobiles. Et, à la question de Morel, je peux maintenant répondre que c'est cet instant là que je souhaiterais enregistrer.

L'offrande à Morel. Voilà peut-être le titre de ma pièce.

Pour finir, je suis dans mon atelier et sur le travail de ma pièce un peu comme sur cette autoroute, à accélérer de plus en plus vite afin d'atteindre le but fixé. Je suis terriblement excité à l'idée de voir ma machine mise en route dans l'expo, mais je dois vous avouer une chose, je ne sais pas si cela va fonctionner comme je l'entends. Le but que je me suis fixé est purement spéculatif. C'est un peu quitte ou double. »

Jean-François Herpin



SALOMÉ PIA

Salomé Pia travaille le dessin à sa limite, à ses limites. Elle se promène aux frontières : entre émerveillement et cruauté, entre humanité et animalité, entre surface et profondeur. Souvent elle découpe — ainsi un couteau aiguisé et une fourchette plantée s'adonnent à un ouvrage cruel sur le corps d'un joli lapin anamorphosé — et elle éviscère pour mieux dévoiler la face cachée des choses. Pour travailler, elle collectionne des images venant d'horizons très divers : comme elle le dit, « peu importe leur provenance, leur nature : images d'internet, reproductions de gravures, d'estampes japonaises, d'enluminures iraniennes, photographies du début du siècle ou issues de la publicité ». Collectionnant ces images, elle les classe par association de formes ou d'idées.

Mais, pour l'exposition *Maelstrom*, Salomé Pia a décidé d'utiliser sa collection d'images pour en faire une pièce à part entière, prenant l'autonomie d'une œuvre : dans la salle des Abbesses plongée dans l'obscurité, elle installe un bureau et une petite lampe individuelle, reconstituant l'intimité de l'étude en bibliothèque. Sur ce bureau, le visiteur est amené à consulter un album d'images monté comme un film mental. Ici, elle épure et fige dans le même mouvement son archive visuelle personnelle. Feuilletant ces albums, on entre dans l'intimité de l'atelier. Et comme le dit l'artiste : « cet album d'image est la clé de mon travail, celle qui permet de percer le secret de mes dessins »...

La seconde installation de l'artiste s'intitule *Servez-vous*. Le titre, loin d'être ironique, est presque un mot d'ordre afin d'activer la pièce. Nous avons face à nous un grand dessin représentant une femme à taille réelle. Le corps est nu. Progressivement le spectateur est amené à le déchirer, à dépouiller ce corps de sa peau si lisse, afin de dévoiler ce qu'il y a en dessous : le tissu musculaire d'abord, puis les organes, et les os, dessinés à grand renfort d'ouvrages anatomiques. Le public, devenu presque cannibale se sert et dénude, ou plutôt « pille » ce corps dont il pourra ramener un morceau. Performative, cette œuvre est aussi une réflexion profonde : qu'est-ce que l'obsécrité, est-ce la vision de la nudité ou celle de la chair à vif ? Qu'est-ce que le voyeurisme ? L'installation est aussi une réponse à notre interrogation sur l'archive. Selon Jacques Derrida, il n'y a pas d'archive sans violence, sans un pouvoir de destruction capable de sélectionner ce qu'il y aurait à conserver d'un côté, et ce qu'il faudrait réduire en cendres de l'autre. L'archive, n'est-ce pas toujours un acte transgressif, une force d'interprétation des traces prenant nécessairement la marque du choix, et donc de la destruction ? Toujours est-il que ce corps dénudé est bien tout ce qui reste lorsque l'archive est éparpillée : face à nous, un corps anéanti.





JEAN-CHARLES REMICOURT-MARIE

Jean-Charles Remicourt-Marie se définit comme un « artiste-enquêteur » : il compulse, croise les informations, se documente pour mieux délimiter des mondes parallèles. Il fouille dans l'histoire des formes et de la pensée pour en dégager des dispositifs qui seront à la source de ses pièces. Très influencé par le champ d'investigation de l'archive, il définit sa démarche : « la posture d'artiste-enquêteur apparaît à l'instant où, en proposant un ensemble de documents, il va amener le spectateur vers une lecture ouverte de son travail. La difficulté à réaliser une telle pièce se situe alors dans le choix des documents qui influenceront la trajectoire de cette lecture ».

Pour l'exposition *Maelstrom*, il crée spécifiquement un ensemble de pièces, en s'intéressant à des théories scientifiques peu ou mal archivées, ou peut-être imaginaires. C'est ici notamment la théorie de la Terre creuse qu'il va exploiter. Il s'inspire de cette théorie pour y puiser de nombreuses ouvertures possibles, en travaillant toujours à la limite entre indicialité et message secret. Les projets qu'il propose alors prennent des formes variées, mais constituent un tout relié par des fils invisibles. La pièce la plus imposante se trouve au centre de la salle Robert le Magnifique : une sphère creuse en bois reprenant la forme d'un mémorial et diffusant un signal sonore crypté. S'agit-il d'un message venu d'ailleurs ? D'une autre galaxie ? Nous n'en saurons rien.

Tout comme nous resterons interdits face à un gouffre au cœur de l'océan ou un « trou » dans le paysage.

Dans la salle des Abbesses, nous découvrons une plaque commémorative donnant à lire le message suivant : « Ici le 5 janvier 2015 fut posée la première pierre de la Cité Mondiale ». Cette Cité Mondiale, conceptualisée au début du XX^e siècle, afin de préserver la paix et l'harmonie universelle et pour laquelle l'architecte Le Corbusier avait notamment été sollicité, n'a jamais vu le jour. L'artiste joue ici encore sur les potentielles utopies, et, en coulant cette plaque, il lui donne une certaine réalité.

Enfin, pour l'exposition *Maelstrom* et en écho aux lectures derridiennes que nous avons pu mener, Jean-Charles Remicourt-Marie a tenté d'entrer dans les vastes archives Jacques Derrida conservées à l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine), travaillant à créer une « contre-archive », une pièce sonore, que l'on peut écouter bien assis dans un fauteuil, jouant sur les attentes et les frustrations. Il ne cherche donc pas là à dévoiler le contenu des précieuses boîtes d'archives, mais joue, accompagné d'un médium, à réveiller quelques ombres.



**inspiré d'un *Mal d'archive*
de Jacques Derrida**

Exposition des Félicités 2014
de l'ésam Caen/Cherbourg

Catalogue édité à 500 exemplaires
par la Région Basse-Normandie
et l'ésam Caen/Cherbourg
à l'occasion de l'exposition *MAELSTROM*
présentée à l'Abbaye-aux-Dames,
à Caen, du 5 au 28 février 2015

Photographies : Michèle Gottstein
Conception graphique : Alexandre Daull
Impression : Corlet imprimeur,
Condé-sur-Noireau

